

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 10

Artikel: Blanche : (conte) : [1ère partie]
Autor: Marcel, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217835>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



ET VIVE ENCORE LE PATOIS !

DANS notre beau et bon canton de Vaud, un temps fut où le patois a été sérieusement battu en brèche. On lui ferma impitoyablement la porte de l'école et les jeunes se croyaient déshonorés que d'en prononcer un mot. Seuls, quelques vieux hasardaient timidement par ci par là certaines expressions patoises. Cet idiome était leur parler préféré, parce qu'il était vraiment l'interprète fidèle de leurs sentiments, de leurs impressions, de leurs désirs et de leurs volontés, parce qu'entre eux ils se comprenaient mieux ; parce que le patois était bien l'expression de leur caractère, le reflet de leur vie simple et champêtre. Aussi bien ce pauvre patois avait-il dû se réfugier dans le *Conteur Vaudois* et dans l'*Almanach du Messager boiteux de Berne et Vevey*, aux foyers desquels il y eut toujours pour lui une petite place et un chaud accueil.

Aujourd'hui, l'ostracisme dont souffrit un moment le patois semble avoir cessé. Notre bon vieux idiome est réhabilité. Peu à peu, lui reviennent les sympathies de jadis et il en acquiert de nouvelles. On reconnaît et apprécie de plus en plus sa saveur sans pareille, sa bonhomie, l'originalité de son vocabulaire. Il est des choses qu'on dit en patois, qu'on ne peut dire en français ; dans cette dernière langue, elles ont trop de... sel ou pas autant. Il est des mots charmants, des mots évocateurs, dont le français n'a pas les pareils, ainsi tenez, pour n'en citer qu'un, le printemps, par exemple, puisque nous y allons, en patois c'est le *saillifrou*. Il n'y a pas de comparaison possible. Le mot français ne dit rien ou presque rien ; il faut pour le comprendre aller frapper à la porte de l'étymologie, et que vous apprendrez ? Que « printemps » vient du latin *primus* et de *tempus*, le « premier temps » de l'année, la première saison, si vous aimez mieux. Mais ce n'est pas tout à fait juste, car l'année s'ouvre au milieu de l'hiver. Et puis, ce n'est pas son rang dans le rôle des saisons qui vous fait aimer le printemps ; vous vous en moquez pas mal. Ce que vous aimez en lui, ce sont ses fleurs, ses buissons verdoyants, tout vibrants du chant des oiseaux, c'est le reste, enfin... ce « coquin » de printemps, *la saillifrou*, quoi !

Saluons la résurrection du patois et la réunion qui aura lieu le dimanche 18 courant à Vutse-reins (Vucherens) et dont voici le programme :

Cein que lâi arâi la vêprâ :

Tsant Nationa. — *Mon Paï* (cliaque sè récîtè). — *Conférence su lou patois*, pè M. J. Cordey. — *La Tsanson dâo Dzorat*. — *La Tsaplliaïe dè Morgarten* (cliaque sè récîtè). — *A onna veihia dè vin couet*, comédi ein'on'acte dè J. Cordey. — *L'Alpée* (cliaque lè tsantaïe pè qua-trou côo). — *Lou pliie vilhiou mariâdzou dè la terra* (cliaque sè récîtè).

Lou tantout, mîmou programmou, mâ la Conférence sarâi reimpliachâ pè : *Onna déguelhia* (dè O. Chambaz). — *Co-è-te ?* (cliaque sè ra-contè). — *Lou premi soûlon dè la terra* (cliaque sè récîtè).

Au marché. — Un paysan, venant vendre des tomates en ville, rencontre sur le marché un ami qui lui demande :

— Combien de tomates as-tu dans ton panier ?
— Si tu devines, elles sont toutes les neuf à toi.

— Ma foi... dans ce panier-là, il peut bien y en avoir quelque chose comme... neuf.

— Qui diable aurait pu se douter que tu devines si vite ! Eh bien ! allons boire une bouteille.

Attention aux écoliers. S'ils ont besoin d'aliments solides, on doit leur déconseiller les épices, les œufs ou trop de viande. Ils trouveront un mets digestif et rapidement assimilable, ainsi que du blanc d'œuf et de la graisse végétale en abondance dans le CACAO — TOBLER — en paquets plombés.

— Grand rabâs, le comestible le meilleur le marché, plus que 25 cent. les 100 gr. (1/5 de livre).

BLANCHE

(Conte.)

GE ETAIT, me semble-t-il, un vendredi soir ; après tout, si vous préférez que ce soit un jeudi, je suis disposé à répondre à votre désir ; cela n'a d'ailleurs aucune importance ; c'est une vulgaire entrée en matière, rien de plus ; autant commencer ainsi qu'autrement, n'êtes-vous pas d'accord ? C'était donc un jeudi soir, la nuit tombait, la lampe éclairait peu.

Durant la journée entière, je m'étais dit : « Demain, examen de mathématiques, il va falloir le travailler », puis j'ajoutais : « Il sera pénible de me mettre à l'ouvrage maintenant ; attendons que le soleil décampe. » Décampe vous offusque peut-être ? Mais considérez, je vous prie, que je formulais cette phrase dans mon for intérieur, endroit où il se passe des incidents pittoresques qu'une liberté de langage.

Après quelques heures écoulées dans un repos cynique, je m'installai enfin dans ma chambre, et, la tête entre les mains, assis devant ma table chargée de bouquins, de paperasses, de restes de pommes, je me mis à étudier : « Pour inscrire un carré dans un cercle, il faut construire deux diamètres perpendiculaires l'un à l'autre, qui parta... ». Veux-tu pousser la fenêtre, s'il te plaît, cette pluie sur les contrevents m'agace. »

Ma cousine s'exécuta, et, gentille, se détournant un peu de mon côté :

— Monsieur n'est point disposé à rêver, aujourd'hui ?

— Hélas ! je suis perdu dans les polygones !... Pour inscrire un carré dans un cercle, il faut mener deux diamètres perpendi... Dis donc ?

— Voilà ?

— Aie l'obligeance de fermer les portes, les courants d'air enlèvent mes feuilles de papier : elles s'envolent... j'ai froid dans le dos... Pour inscrire un carré dans un cercle, il faut mener deux dia... Diable ! il tonne ?

— Oui, as-tu peur ?

— J'ai d'autres préoccupations.

Et je m'embarrassais dans mes calculs ; cependant mon esprit, malgré ma volonté, se prélassait dans une demi-somnolence délicieuse ; je prétais distraitemment l'oreille au bruissement monotone du feuillage remuant sous l'averse...

— Blanche, petite Blanche, savoures-tu cette fraîcheur qui nous arrive par bouffées et qui nous parvient pleine du parfum des fleurs ? Aimes-tu comme moi ce temps-ci, petite Blanche ? Je ne saurais t'exprimer le bien qu'il me cause, il me... comment dirais-je ? Tiens, il me ravigote l'âme.

— C'est pittoresque comme expression, l'Académie française, j'en suis sûre, serait heureuse de s'en emparer... Ah ! mon Dieu ! quel éclair !

— L'orage approche, il menace la ville, fait-il très sombre au dehors ?

— Je n'ose regarder.

— Attends.

Je me lève, j'ouvre les volets, la force me manque pour les retenir, je les lâche, le vent les projette violemment contre le mur, la pluie, nous coupant la respiration, s'écrase sur nos visages, un coup de tonnerre éclate formidable et se prolonge avec des secousses inégalées, semblables à celles d'un char de ferraille bondissant sur des chemins rocaillous.

— Ferme !... ferme, je t'en supplie !

Je me précipite en avant, je me penche, je tire brusquement à moi les deux battants des volets, j'y fixe les crochets ; nous voici de nouveau en sûreté. Elle, folle de gaité, s'essuyant le visage de son tablier, moi, la tête baissée, secouant en riant mes cheveux d'où l'eau glisse le long des mèches et tombe goutte à goutte.

— Merci de la douche, mon cousin ! Voilà où te conduit la curiosité ! Je suis mouillée jusqu'aux os, ma collerette est complètement froissée, et ma robe, donc ! Si au moins j'avais mis la vieille, comme j'y songeais ce matin, mais c'est la rose !

— Voilà où te mène la coquetterie, ma cousine.

— C'est cela ! au lieu d'implorer son pardon,

Monsieur sermonne, Monsieur se laisse aller à de judicieuses remarques, Monsieur sème les observations et... Monsieur sème son cahier, ajoute-t-elle en relevant les polygones réguliers qui tremblaient dans une large flaue, au pied du lit.

— Seigneur ! le rouge a déteint dans le noir et le noir dans le bleu ! Je suis flambé !

— Pauvre ami, peut-être ces figures te paraissent-elles plus claires, maintenant qu'elles sont délayées.

— Ah ! oui, je te conseille de me lancer des pointes ! Suggérez-moi plutôt une heureuse idée, moi je ne puis réfléchir ; contez dans quel état git ce décagone étoilé convexe ; quel bain ! Comment considérer désormais le point A là-dessus ?

— Blanche !

— Ma sœur ?

— Viens te coucher, ma chérie.

— Oh !... déjà ?

— Oui, ma chérie, l'ordonnance de ton médecin prescrit le repos.

— J'accours.

Elle s'élança joyeuse, puis, s'arrêtant tout à coup, une main sur la poignée de la porte :

— Ne te désole pas, me dit-elle, je recopierai ces lignes à mon réveil, veux-tu ?

— Je te remercie de ta bonté, mais j'essayerai de réparer le désastre moi-même, tu risquerais, toi, de te tromper, il faut prendre une infinité de mesures, c'est assez difficile.

— Hum !... est-ce vrai ? Voyons.

Elle s'approcha :

— Ça n'a pas l'air trop compliqué, ces ronds, avec un compas on les trace d'un petit geste : flitt !

— Je l'avoue, mais comment bâtirais-tu ces constructions intérieures, ces droits, ces angles ?

— Avec une équerre et un rapporteur, pardi ! tac... tac... tac... voilà !

— Non, je te l'assure, il serait imprudent de te confier cette besogne. Adieu.

(A suivre.)

A MA SOEUR

Ma chère sœur, ma tendre amie,
Nous voilà près de dix-huit ans :
Brune, piquante, assez jolie,
Vous aurez bientôt des amants.

Partant, croyez-moi, sœur aimable
Restez, la nuit, à la maison,
Craindez de rencontrer le diable
Sous la forme d'un beau garçon.

Avant d'entrer dans la couchette,
De mants agnus munissez-vous ;
Et si puce vous inquiète,
Tolérez ces larcins si doux !

C'est pas difficile. — On demandait à une boulangère :

— Pourquoi vos « vêques » sont-ils si petits ? Chez nous, les boulangers les font la moitié plus grands.

— C'est bien naturel.

— Comment donc ?

— Pardi, ils y mettent la moitié plus de pâte.

Le bon moment. — La femme d'un député à son amie :

— Moi, vois-tu, je présente toujours mes notes de courrière et de modiste à mon mari pendant une session, en ayant soin de choisir le jour où l'on traite du budget.

— Pourquoi ?

— Parce qu'alors il est habitué aux fortes sommes, et il ne murmure jamais.

C'est souvent ainsi. — On demandait à M. X. :

— Quelles sont vos opinions politiques ?

— Mon Dieu, répondit-il, cela dépend de l'homme avec lequel je cause.

Est-ce en Suisse ? — Un bon paysan causait avec son syndic.

— Vous avez l'air rêveur, Pierre-François, lui dit ce dernier ; qu'est-ce que vous avez donc ?

— Mon Dieu, j'ai que je ne sais pas trop ce que je vais faire de mon fils.

— Où est-il, à présent ?

— En philosophie.

— Eh bien ! pourquoi qu'il n'y reste pas ? Où est-ce ça ?

Voirie. — Un balayeur est en train d'amonceeler la bouse en petits tas bien réguliers. Un de nos bons myopes, allant à tort et à travers, se met à marcher au beau milieu. Le balayeur, avec abattement :

— Echinez-vous, avec ça, à faire de jolis tas de bouse bien propres !